

Cette brochure contient tous les rapports aux sujets d'écrits et d'oral dont la connaissance permet de mieux cerner la nature des épreuves correspondante.

Son contenu, hors la partie réglementaire, n'est donné qu'à titre indicatif.

© Ecole normale supérieure
Lettres et Sciences humaines
15, parvis René Descartes
BP 7000
69342 Lyon cedex 07

Téléphone 04 37 37 60 00
Télécopie 04 37 37 60 60

HEBREU

Écrit

Version

Toutes séries

* Un seul candidat a opté pour la version hébraïque.

Le texte proposé à la traduction était tiré d'un roman de Yaakov Shabtaï, *Zikhron devarim*, traduit en français aux éditions Actes Sud sous le titre *Pour inventaire*. Le style de ce roman s'apparente au « courant de conscience » caractéristique de l'écriture de Virginia Woolf. Shabtaï est un précurseur en la matière en hébreu et il incombait au candidat de faire sentir au premier chef cette pensée intérieure qui anime les personnages. Or si le candidat semble avoir bien senti la tonalité du texte, en revanche il lui a manqué deux composantes essentielles pour obtenir au moins la moyenne à son devoir. Tout d'abord une méconnaissance, pour ne pas dire ignorance de plusieurs termes hébraïques à laquelle il eût été cependant facile de remédier grâce au dictionnaire mis à sa disposition, et, chose plus grave, une propension aux maladroites de français qui a gravement nui à la fluidité et parfois même à la compréhension de la traduction. Ainsi, on est en droit de s'interroger sur le sens d'un « sentier qui ploie vers la largeur de la cour » ou de la formulation de la question : « Qu'en est-il de toi ? ». Ajouté à cela bon nombre de contresens, la copie ne pouvait prétendre à une note honorable.

Traduction proposée

Il poussa la porte du jardin de la maison de ses parents, où Zina se trouvait seule dans l'immense salon, coiffée d'une perruque blonde à la Doris Day et tenant à la main un masque en bois moulé, et il avança dans l'allée sinueuse, pavée de briques rouges et noires, qui traversait le jardin entouré de buissons où le bel oranger en fleurs dégageait un parfum tenace et enivrant. Il sonna à la porte, aussitôt Zina vint ouvrir et en le voyant poussa des cris de joie, son visage exprimant le bonheur et le soulagement. C'est ainsi qu'elle accueillait tous les visiteurs, à la fois parce qu'elle éprouvait le besoin de les chérir et surtout parce qu'elle ne pouvait pas rester seule, ne supportait pas la solitude qui la déprimait et l'angoissait et espérait toujours en être délivrée par quelqu'un. Mais cette solitude était le seul état qu'elle connût et dont elle arrivait rarement à franchir les frontières, car l'unique chose qui l'intéressait vraiment était elle-même, et même son intérêt pour Erwin était avant tout à la mesure de l'intérêt qu'il lui portait, à ceci près qu'Erwin, autonome, se mouvait dans son orbite solitaire, totalement détaché d'elle, tandis que Zina, absolument esseulée et perdue, se mouvait confusément sans nul point d'appui et éveillait chez César, qui l'embrassa sur la joue et entra avec elle dans le salon, une irritation impatiente pour ses occupations insensées, ses propos hâtifs et confus, son infinie demande d'attention et d'approbation. Mais il fit de son mieux pour être aimable et lui demanda comment elle allait et Zina dit, « Superbe. Et toi, fils ? » et César, involontairement déjà tendu, dit, « Bien. Très bien », Zina sourit et dit, « Papa arrivera bientôt », puis elle demanda des nouvelles des enfants et César dit, « Shaoul ne se sent pas très bien », et Zina dit, « C'est comme ça avec les enfants » et elle lui montra le masque en bois en lui racontant avec enthousiasme que c'était un dieu africain de la Côte-d'Ivoire qu'elle avait acquis dans un magasin d'antiquités et elle se demandait où l'exposer, mais son excitation autour de César et du masque en bois n'était qu'une agitation vaine et artificielle.

Traduction : Rosie Pinhas-Delpuech